

LES CAHIERS DE BENJY

Reprise 8

NOVEMBRE 2007 – MAI 2008

Eugene Robinson, Orchid, Vadim Bystritski, Claude Favre, Antoine Brea,
Bertrand Laverdure, Cécile Mainardi, Gilles Weinzaepflen, Amanda Nadelberg,
Antoine Boute, Guillaume Fayard, André Gache, Bruno Fern, Vincent Tholomé,
Erica Ehrenberg.

VADIM BYSTRITSKI / L'histoire de Gleb

Traduit de l'américain par Catherine Abhervé-Bystritski

Gleb's Story, Vadim Bystritski, Frigg Magazine numéro 14

Le mal n'avait pas tout à fait disparu. Je rêvais que ma mère me secouait les épaules et il était aussi difficile de se réveiller alors que maintenant.

Le gilet déchiré à la couture me faisait penser aux autres modèles plus chers et sans coutures.

Dima était déjà dans la cuisine, découpant en tranche un saucisson et un citron. Je ne mangeais que la moitié du sandwich, recouvert de cette peau de mouton, il me semblait qu'une seule moitié de mon corps m'appartenait.

Descendant les premières marches de l'escalier, un bruit métallique, venant de l'épicentre de la maladie me fit ajuster mon manteau. Dans l'autre partie de l'escalier le bruit bougea juste un peu vers la gauche. Je commençais à déboutonner mon manteau et ma veste quand je vis, par l'ouverture du porche, la Lincoln dans un nuage tiède et blanc de pot d'échappement. La ceinture de sécurité devait être ajustée sous mon bras mais, dans la voiture, le principe de mouvement me fit oublier le complot malicieux de la futilité. Depuis le parking, le chemin à travers la place du marché était bref et le grillon métallique à l'intérieur de mon corps se réveilla de nouveau: ce n'était pas une douleur, mais un son coincé quelque part entre les parties de mon corps devenues comme des planches de lambris, une sensation sonore que je ne pouvais partager avec personne. Nous étions déjà quarante et me mouvoir au sein de ce groupe me rappela faisant du vélo dans un quadruple. Nous nous arrêtâmes quand Tolyan déclara que les Chechenes occupaient déjà le magasin. Son idée n'était pas d'entrer mais plutôt de lancer quelques grenades. Il commença à neiger et je pensais à ce moment surnaturel qui marque le début de chaque guerre: savoir qu'il n'y avait pas d'autre issue que de saisir sa part du gâteau. A quarante ans tu prends soin de ce que tu as mis de côté, pas les biens mais les notions personnelles, comme les roues d'un vélo dans la neige. Le groupe était jovial, la rigolade semblait remplacer les négociations difficiles. Tolyan jeta la cigarette qu'il ne pouvait pas fumer avec satisfaction quand il neigeait. Dmitri dit quelque chose. Dix heures vingt : La boue devant le magasin n'avait aucun sens. La neige qui tombait nous ramenait à une heure plus précoce et les décisions et actions prises à cette heure-ci n'étaient pas supposées être dangereuses ou indécentes.

J'avais froid mais je n'étais pas pressé et j'examinais le stand de boissons. Soudain, j'entendis une voix venant de derrière : « Hé, tu m'achètes une glace ! ». La bousculade me fit faire deux pas supplémentaires et quand je me retournai et la regardai en face, ce n'était pas comme si j'avais porté le fardeau de mon corps toute la journée mais, simplement que je n'avais rien à dire à cette prostituée ce qui me fit hocher la tête vers Dmitri dont la chorégraphie était sans intérêt. « Dima, laisse-la partir » car les doigts du harpiste étaient déjà bien engagés dans les cordes: son chapeau de fourrure était tombé et ses cheveux emmêlés de part et d'autre de son crâne. "Vas-t'en," dit-il doucement au corps glissant sur le trottoir...

CLAUDE FAVRE / Mordre Lunes

à ne rien convoquer, je vous suis,
on tourne des pages, un oeil, de
vertiges et de regrets

on tourne des pages et parfois, de
digressions par meute, on pose des
début, d'afflictions

à bout de nous, trempés à perte
lunes, le vent est fou, flèche, on
voudrait arriver au monde

>

à bout de nous, on mord phrases
comme jeune chien son os, on
cafouille, en faille de soi

<

ne m'habitue pas, à ne rien
convoquer, tout juste repousser les
prédateurs, qui nous aiment

avec force ponctuation, ils nous
cherchent, nous offrent, baies
acides, des mots à rien

à rien, on perd forces je perds,
c'est une histoire de longue
haleine, à rien dire

>

à bout de nous, on s'acharne, avec
manquements au bon sens, mauvais
sang, personnes

Cette nuit vous n'avez pas dormi, vous ne vous rappelez plus bien, vous étiez resté éveillé. Mais il y a eu le rêve malgré tout et des images contrariantes dansent devant les yeux. Sans doute ce n'était pas un rêve. Sans doute c'était la pure réalité. Vous vous rappelez très bien le rêve, il vous arrive souvent, vous pourriez le refaire les yeux fermés. Dans le rêve il y avait vous, il y avait votre mère et puis ce chien – ce chien grattant-tirant la laisse. Mon père est là lui aussi ou alors il est mort, je ne saurais dire. Mère est vivante elle, et d'ailleurs elle distille ses venins, comme toujours elle fait cent-trente-treize reproches, pourquoi, vous ne savez pas, il semblerait que vous ne preniez pas autant qu'elle suffisamment soin du chien. De la viande à disgrâce qu'elle chérit, qu'elle appelle *sans rire* votre frère. Est-ce que vous ne pensez pas qu'elle a déjà tellement à faire. Est-ce qu'elle ne se tue pas à la tâche toute la sainte journée à s'en faner les mains lades, à s'en corner les ongles en deuil. Et n'a-t-elle pas encore assez souffert, jadis, les martyres de votre venue par les chemins du ventre. Mais le temps a passé, vous avez l'expérience, et vous n'avez plus l'âge ; vous connaissez désormais que rien ne sert de disputer ; vous savez vous taire quand on vous crie ; et vous avez appris à faire reluire, toujours, partout, du fin bout de la langue, le cuir glacé de la bottine qu'on vous présente. Durant ce temps, nonobstant, le chien est pénible, il aboie, il esquinte aux oreilles et au fond des cervelles, sa voix comme d'un enfant perce d'infectes cavités. L'animal suinte d'odeurs de boue, sa peau fine frémit comme une eau, lorsqu'il est trop ravi brutalement il défèque. Le chien vous est cloué dans les bras, aujourd'hui vous n'y couperez pas, vous ne réagissez pas, vous ne dites rien, vous appréciez le silence, il vous revient de le nourrir – de lui donner le sein. La bête gronde sur votre giron, ses crocs luisent la salive, tandis que ses griffes doucement vous étrillent et vous coupent le coeur. Votre poitrine, vos mamelles béent qui vous font d'impensables douleurs. Votre col soudain se retourne comme une peau de singe. Le sang coule de vos yeux, vous gerçant de bien tristes gales ainsi le long des joues. L'angoisse gagne du territoire, c'est un rêve, c'est la pénurie de sommeil, c'est la réalité qui cauchemarde dans une région de l'être trop aigue. Vous ne savez plus que faire. De quelle façon s'y prendre. Nourrir sans mourir la bête amère à laquelle mère attache si tant de prix. Le chien s'agrippe et remue, il y a beaucoup de sang. Lanières de dos et beaux morceaux de foie lui hantent les mâchoires. Il y a du sang, qui pisse à gros bouillons. Mère attendrie vous regarde et il y a ce sourire, et ce sourire émeut. Ce sourire qui enflamme son visage. Vous souriez à votre tour, découvrant sous vos dents les débris dévorés d'une langue. Vous ne sentez plus, vous ne devinez plus rien de vos os derrière les graisses et les parois de la figure. La bête violemment se tord, s'excite et vous bâfre à pleins ivoires. Mais comment mère ne dit-elle, comment ne fait-elle rien. Que ne s'aperçoit-elle du carnage. Elle si inquiète d'ordinaire, dans ses cuisines, de l'immaculé des carrelages. Comment rester sourde à vos cris, vous marquant si nettement que vous n'êtes rien pour elle en grinçant de son rire cristallin. Votre squelette se fige. Vous vous raidissez sur les tendons. Tout est clair à présent. Vous êtes le chien du rêve qui est réel, la carne du malheur et toute cette rage débondée c'est *vous-même* ; vous êtes le démon qui tait son nom dans la nature, que l'on ne connaît que par ses cris ; vous n'êtes rien et n'avez ombre ni silhouette pour vous suivre ; vous êtes le mort-pendu-à-la-charpente aux regards fixes que l'on oublie ; vous êtes muet-supplicié-étendu à l'idée de n'être le cadavre de personne.

Vous êtes un mille-pattes

Taredo Oguka

Roman

Éditions de l'aube, 108 p., 2006

Traduction du japonais par Sandrine Kimberlain

ISBN : 978-2-34-054868-2

S'il n'y a pas de soupe vous ne pensez pas. C'est juste. Taredo Oguka est pour vous un souteneur, un atrabilaire, un joueur de basket-ball. Vous attendez le prochain roman de ce frivole insidieux en grattant votre jambe, en susurrant des minauderies à votre compagne de classe. Ça y est. Vous l'avez entre les mains. L'objet, la cruelle recrue des eaux dormantes. Vous souhaiteriez crier votre désarroi programmé mais vous laissez la soupe refroidir dans son bol à questions. Ça y est. Vous ne mangez plus. Ce ne sont que des sourires en mille caissons, des remarques poussives, parfois graves quoique jamais profondes, en mille fusils d'anecdotes.

Les fusils

D'abord c'est d'une sécheresse écourtée qui vous intrigue. Une centaine de pages sans sifflets. On vous traite de carriériste pour moins que ça. Un court roman. Une plaquette à tête pressée. Malgré tout on ne vous regarde pas sous un angle d'indigent, vous ingurgitez sans lever les bras de dégoût. Ça fonctionne. Mille parties, mille phrases longues pour mieux vous asséner le vapoureux contrat de la distance. Vous refusez ensuite l'appellation. Ça ne vous dit rien. Pourquoi avoir écrit «roman» sur la couverture. Ça vous dépasse. L'effet de nomenclature vous astreint à un exercice de contorsion cérébrale qui vous agace, vous mine. Vous perdez un peu de sang. Vos gencives saignent. Arrêter de parler n'est pas la solution, mais ouvrir la bouche vous démange. Vous accrochez un passant dans la rue et vous lui dites : «Chacune de vos anecdotes est un fusil». Ou bien vous composez au hasard un numéro de téléphone et dès que vous entendez une voix vous lui crachez à la figure : «S'il y a une ogive dans votre maison, c'est qu'un corps n'est pas loin de vous». La fatigue vous attaque rapidement. Quelques indices vous donnent l'allure d'un récit en filigrane. Vous poursuivez votre enquête de poltron. Vous recommencez à écrire de fausses phrases pour votre bonheur imbécile. Ça y est. Vous transvidez la soupe dans une marmite. La réchauffer une seconde fois devient une nécessité. Pas de jus filmique avant les repas. Tournez-vous et faites comme si de rien n'était. Vous êtes mortes dans votre cœur de chienne agile. Vous êtes tous des filles qui ont échoué l'audition de *Viva la muerte !* et cette expérience vous a réjouies. Oguka drague ses phrases-hameçons sur votre corps de mannequin pâle. Vous êtes persuadées que vous avez lu un récit mais ce n'est pas clair. Vous additionnez alors les phrases conséquentes et vous retombez soudain sur une hypothèse vénale. Merci, vous lui dites. Puis vous passez lentement l'épine sur votre fente. Généralement, un jour ou l'autre, vous survivez à votre doigt.

CECILE MAINARDI / L'eau super-liquide (extrait 2)

à la fin j'avance dans le jour américain (qui est/l'inverse de la nuit américaine) comme dans une piscine en forme de lagon, et avec des marches mystérieuses, car le jour américain est presque une substance, (il est) bleu si la piscine est bleue, mauve si elle est mauve, on y entre avec un rythme cardiaque plus lent que son rythme normal, une démarche plus fluide et plus liée, et doté d'une grâce pondérale que très franchement on ne se savait pas avoir, et voilà/déjà on y est, cinématographiquement. grâce à la sur-exposition d'une pellicule dégradable et un recours à des personnages particulièrement diaphanes, tout a lieu dans un bain de lumière diffuse, alors que la scène est tournée de nuit, ou très au fond d'un appartement/ou recouvert de tissus/(ou) enseveli sous des couvertures ; et/d'ailleurs à la fin, la pellicule est devenue si fine que le regard passe directement à travers et qu'on ne filme plus, mais qu'auréolant les rouges rideaux, c'est simplement le vrai jour/qu'on voit/briller derrière/inutile de vous faire une video

GILLES WEINZAEPFLEN / Disparition élocutoire

La disparition élocutoire du poète a disparu hier soir après les cours. Elle a été aperçue pour la dernière fois vers dix neuf heures trente par l'espace littéraire, sa meilleure amie, qui l'avait accompagnée jusqu'à l'arrêt de bus 351 devant le supermarché Casino. Les deux amies rentraient à pied du T.E.P. *Village*, où elles pratiquent l'équitation tous les jeudi soir de dix sept heures trente à dix neuf heures. L'espace littéraire a affirmé aux enquêteurs n'avoir rien remarqué de particulier ce soir là, dans le comportement de son amie. S'agit-il d'un enlèvement? Un règlement de compte? A cette heure, nul n'est en mesure de répondre à ces questions. La disparition élocutoire du poète fréquentait le collège de Tournon, où elle suivait les cours de la classe de 5ème B. "C'était un élément brillant, plein d'humour et qui ne posait aucun problème", a confié madame la proviseur. "Elle avait un rôle de moteur dans la classe et entraînaît à sa suite les élèves en difficulté", a renchéri son professeur d'anglais, qui est aussi professeur principal de la 5ème B. Alors qu'hier soir encore, on s'orientait vers la thèse de la fugue, certaines voix se sont élevées ce matin pour dénoncer une difficulté relationnelle persistante avec ce même professeur principal, actuellement entendu. Il a même été question de remarques osées, voire d'attouchements "pendant la dernière récré", selon l'espace littéraire, qui refuse de révéler ses sources. Alors, simples rumeurs? Difficile à dénouer le vrai du faux en période de crise, mais nul ne perd espoir de mettre en lumière la vérité. Si la disparition élocutoire du poète a disparu sans prévenir personne, il est tout aussi probable qu'elle réapparaisse de la même façon, selon plusieurs témoins qui la connaissent bien.

AMANDA NADELBERG / Karp

Traduit de l'américain par Samuel Rochery

Comme un fruit de Russie c'était
difficile de ne pas
la désirer. C'était vraiment une
jolie pêche mûre, nectarine,
n'importe quoi. Comme une tempête
il mangeait quand il avait faim.
Un fruit de la mer serait bon
pour le corps. Exquise protéine.
Dans un coin en face d'un
terrain de baseball s'il te plait. Bien
cuisiné ce plat s'accommoderait pas mal
à un verre d'eau. Même
si ça ne paie pas bien je
vais conduire un camion de fruits
du pays à l'autre
pays. Doux. Doux ils
me parlent de routes non pavées.
Prends un crayon pour tester les peaux
quand tu t'arrêtes à la station. Fruit et
essence avaient tenu de grands rôles dans les
rêves cette année-là. Donne-moi une sérénade
en lent. Je te promets une réponse
d'ici quatre à six mois.

ANDRE GACHE / la langue et pas encore la parole / 8

la culotte de la sainte axe la page en se tordant sur elle de rire — orgasme ou vivre parce que l'eau des apostrophes — dans la merputation des signes le corps 12 ou 13 ou 10 emboîte la jambe dans les pas de la bouche d'autres lettres à venir oubliées — ainsi langues ainsilences bruissant d'on-nom matopées d'amour — ourdis ou la césure du l'intellect dont les bras nouent des de poils blonds ou roux ou bruns autour des verbes de tétons à leurs seins insus — la phrase ou arc-en serre une lumière que son son lui donne — alors oui culottée la sainte axe de toutes les têtes lui tournent — est un coma d'amour suréthylque — hic ou le point finalement les choses marchent quand quittée — alors cri alors souffles par quoi les corps de la langue découvrent leur huile qu'ils donnent au monde pour qu'il ait envie — dé-culotter — la sainte syntaxe revient à créer crévingtdieux pas moins que du désir — ouvre ou la voix de qui sont étaient en fragments — son ou sein est entier dans le rire ou la marge — asme des choses du début et d'encore toujours souvent presque

qui dit

le saisissement doit être immédiat ()* c'est un glissement de taire *un* c'est facile ça paraît en tout cas *deux* les syllabes occupent aussitôt le volume aux dimensions + ou – déterminées *trois* meubles est un terme qui qualifie également les sols cédant sous les

pas qu'une question d'orientation d'éclairage si les seins de l'une paraissent différents et si l'autre c'est son visage soudain qui remonte dans la nuit des tant qu'il y en aura du visage de la chair à

canon la fille sur catalogue pour les leaders dans leur segment la Birmanie doit rester où elle est pétrole & rubis prisonniers pataugeant dans leur propre merde les Français ont le droit de passer les fêtes en toute

tranquillité est aussi le nom d'une mer qui n'en est pas une mais où le minéral pur et dur assure un calme à 100 % sauf en cas d'affaissements de terrain comme on disait plus haut de parole qui file entre les mots

à mot à corps et à cris accords passés entre les différentes parties s'enchaînant selon un rythme défini et indiquant clairement les limites au

moins celles de l'ensoleillement quand on retire les meubles 15 ans après
l'adresse semble encore bonne pour un peu on s'y laisserait

prendre au sens où tel est pris qui croyait se retrouve face au miroir
le côté glabre ou l'autre portant les signes extérieurs de la séparation de
l'espèce en deux donc l'espace qui permet les mouvements les plus divers

et varier en fonction des circonstances des logiques de trafics en
zone grise c'est ainsi qu'ils désignent à présent comme si les rires avant le
20 h n'étaient pas encore plus noircis que la susdite

quelque chose dans le micro pas si interne que ça en articulant
s.v.p. dans la mesure où ça représente un véritable *défi* à
l'accablement (**) une projection en vers où l'on ne s'attend pas

qui y est

* : F. Ponge

** : C. Prigent

CLAUDE FAVRE / Par métathèse du r sous l'influence du mot comme bougre

1

c'est comme fourchette
c'est obstiné
depuis au moins oh 150 000
ans forcée d'aubépines
_a rose is a rose est rencontre triviale

pour du bulot
faire sortir le chaud le difficile
de 3 à 5 s'est renforcée
_une histoire d'autre bête bloc de désastre
qui de façons ou autres blesse

le plaisir ne boude obstiné sois
en stratège ou dur sarcasme
par métathèse du r sous l'influence comme
_ogre de bonne cuisine est rencontre comme un mot
comme bougre plus qu'un hérétique est un espoir

2

c'est comme tranchoir
c'est obstiné
le sang gicle
_I'm obsédé plus que rose est ivresse
qui sans façons découpe paupières ou reliefs

qui comme se contorsionne
d'un sourire millénaire
_comme un mot en plein visage est un trou parfait
le sang gicle des corps tordus des bouches
des bouches hurlent des bouches sourient du pire

obstiné qui n'efface rien à se taire ou nier
ou tuer avec plus que des mots Pol Pot sourit
comme à langue et main lestes mon boucher
vous m'en direz des nouvelles et déjà la faim
_comme promesse est attentat est un désir

3

c'est comme bâton
qui de façons ou autres chasse

_le vent est un canon est un fragment
obstinée mélancolie quand les yeux se ferment
ne pense à rien sinon résiste

de plaisir rompre le banc
vagner de lent plaisir sans retour
_le vent est un fragment est une mélancolie
est un chant à rompre toute colonne
de volontaire servitude

quand se plait le pouvoir qui scande et brise
et rompt détruit aligne en aveugles colonnes
et brise toute vertébrale et rit
du sang des langues trachées ouvertes
_le chant est une scène de chasse est ivresse

4

c'est comme train obstiné comme un découpage
c'est pire que Yalta c'est un laser c'est quoi l'espoir
_une peau d'emprunt est un mot comme un chant
qui de façons ou autres déporte l'espoir c'est mémoire
comme un oiseau blessé piqueté becqueté

quand les ogres s'en rient des promesses
n'ont que faire le pire à venir
toujours les trains toujours les rictus
les armes les sceptres et les chants
_et le train est une terre est un cadavre

comme un désastre obstiné est le temps
comme un désastre obstiné bêtes de sommes
jonchent la terre jonchent le temps
_et l'espoir est ivresse est une scène de chasse
comme le train du monde est un attentat

5

c'est comme carte figure
par séries conventionnelles et blanc-seing
l'ogre obstiné d'autant que plusieurs et de loin
ça dure à construire châteaux clans et familles
_un fossé est un fossé comme un cadavre rassure

comme le limes éreinte et blesse celui
qui de désir gambade étreint l'horizon
_comme le néant est ivresse est un emprunt
une mors osculi
la vie un désir

est une arme un totem est un désastre est un jeu
qui s'obstine et retourne les cartes les brouille
s'y perd qui rit comme on erre de rencontres triviales
en cuisines un jeu de dés est un hasard
_est plus qu'un mot un espoir bougre d'appétit

*Le signe n'est plus le fruit d'un tracé nominal,
mais le résultat d'un processus onirique
qui fait surgir de la matière une ligne qui, peu à peu,
révélera ses desseins.*

Michel Draquet, Alechinsky de A à Y

1.

Ah c'est toi. Là on s'est dit qu'on partait alors on part. Désolé. Tu vois pas là les bagages ? Ah si si on a des bagages. Dans le couloir. On ne part pas sans rien. Nous. On prévoit toujours des kilos et des kilos à emporter. Il faut faire des bagages. Sinon on ne part pas. Je ne me vois pas dire. Allez les gars. On lève le camp on part. Comme ça ? Sans bagages ? Quasi tout nu ? Alors là non. C'est pas notre style. Nous. C'est pas notre style du tout du tout. Alors. Là on avait un coup de blues. On n'avait rien de particulier à faire ou à dire. Alors. Plutôt que de rester là à ne rien faire. Pourquoi pas se faire des bagages ? On s'est dit. Alors. Oui oui oui. On s'est dit. Bonne idée. D'accord on se fait des bagages. Mais t'inquiète c'est pas pour toi qu'on part. Je veux dire. C'est pas parce que tu arrives qu'on part. Je veux dire. C'est vrai. Quoi. Moi à ta place c'est ce que je me demanderais. Je me dirais bon sang ça fait des plombes que je ne les ai pas vus. Je prends la peine de venir les voir par surprise. Et eux. Paf. Ils partent. Ils dégagent dès que j'arrive. C'est con. Vraiment con. Ça. Non ? Mais. Rassure-toi. On ne savait pas que tu arrivais. Probablement que si on avait su que tu arrivais aujourd'hui. Là. On n'aurait rien préparé du tout. Je veux dire. Pas bouclé les bagages. Un grand sac mou avec deux anses noires. Et deux sacs à dos bourrés jusqu'à la gueule. Si si tu peux les voir là dans le couloir. Tu ne les vois pas ? On aurait attendu peinarde que tu arrives. On se serait posés quelque part dans le salon. Les fauteuils en cuir. En t'attendant. Puis tu serais venu. On aurait causé des heures et tout et tout. Et de tout. Vraiment de tout. Comme il faut. Entre amis. Comme avant. Quoi. Peut-être même qu'on t'aurait gardé à dîner. Hein. Si tu avais eu le temps bien sûr. Ça nous aurait fait plaisir. Si si. Vraiment. Mais là. Là. C'est. Comment dire ? Pas le bon moment. Voilà. C'est ça. C'est tout à fait ça. Désolé. L'ami. On ne peut même pas te laisser entrer cinq minutes là. Sinon. Eh bien. C'est simple. On rate le départ. Le train. L'avion. Tout ce que tu voudras. On rate le départ. Quoi. Oui oui. Je ne doute pas que. Oui. C'est capital qu'on se voie. C'est. Sûr. Qu'on a des millions de choses à se dire. Depuis le temps n'est-ce pas ? Quoi ça fait. Trois ? Quatre ? Six ans ? Déjà ? Tu es sûr ? Je veux dire. Je comprends parfaitement bien que. Tu fais cent trente-cinq bornes. Cent trente-cinq. Juste pour. Oui. Sonner. Et. Grimper ici. Troisième étage. Juste pour. T'entendre dire. Excuse-nous mais là on part. À ta place je le prendrais mal. Ah non. Je t'assure. Je. Je trouverais ça. Au minimum. Grossier. Injurieux même. En tout cas limite injurieux. Le fait qu'on reste des plombes sans se voir. Que je me tape cent trente-cinq bornes juste pour. M'entendre dire. Excuse-nous mais là on part. Heureusement que tu n'es pas moi. Pas vrai ? Pas vrai ? Bonne pâte va. Hein ? Tiens. Tu veux bien prendre ça ? Un truc. Fais gaffe c'est fragile. On peut dire qu'on te fait confiance. Non ? Je veux dire. Tu te ramènes comme ça. Paf. Par surprise. La première

fois depuis des plombes. Et. Je ne sais pas moi. Il aurait pu t'arriver des tas de trucs. Des choses qu'on ne saurait pas. Des attaques nerveuses. Meurtrières. Des arrêts cardiaques. Quasi fatals. Des. Disons. Des horreurs de santé. Tu vois ce que je veux dire ? Tu vois ce que je veux dire ? Des maladies ou des coups de sang qui bousillent la moitié de tes réflexes. La moitié de ta force. Et de ton habileté t'empêchant. Disons. De porter des trucs fragiles. Par exemple. Et nous. Tout bons. Paf. On te confie un truc. Vraiment vraiment fragile. Un truc à ne surtout pas laisser choir. Qui pèse des tonnes et qu'il ne faut pas laisser choir. Je te jure que si tu le laissais choir. Je verrais rouge. Rouge sang. Ahah. Je t'assure. Mais tant que t'être tapé cent trente-cinq bornes. Autant te rendre utile. Pas vrai ? Je veux dire. On déposera ça en partant. On le mettra dans la voiture. On prendra la voiture jusqu'à la gare. Ou l'aéroport. On ne sait pas encore. Ce sera soit la gare soit l'aéroport. On l'emportera avec nous. Où ça ? Ailleurs pardi. Ça n'a. Comment dire ? Pas sa place ici. Tu comprends ? Tu comprends ? Tu sais. Tu as pas mal de chance de nous trouver ici. Tu aurais pu ne pas nous trouver ici. Il s'est fallu de cinq minutes et tu ne nous trouvais plus ici. Je veux dire. On n'était plus censés être là quoi. On était censés être ailleurs. Tu imagines ? Tu serais venu la semaine prochaine. Tu tombais sur quelqu'un d'autre. Pan. Un autre locataire. Sûr qu'ici ça ne serait resté vide. Tu connais beaucoup d'immeubles toi qui restent vides ? Ces temps-ci je veux dire. Tu crois que les autres t'auraient laissé entrer ? À la limite ça n'aurait pas été mal. Imagine que tu sois tombé sur une fille ? Une super nana ? Pamela. Par exemple. Elle se serait appelée. Joli nom non ? Joli nom non ? Tu n'aurais pas préféré ? Un beau petit lot comme ça ? Hein ? Plutôt que nous ? Pas de bol quoi. D'être tombé sur nous. Alors. Pas vrai ? Je veux dire. Tu te tapes cent trente-cinq bornes. Tu grimpes au troisième étage. Tu t'attends à nous voir. Nous. Tes potes. Anciens. Que tu n'as plus vu depuis des plombes. Et. Paf. Alors que tu débarques ils partent. T'accueillent avec juste un

2.

Ah. C'est toi. Ultra glacial. Réfrigérant même. Il faut dire que. Là. Depuis le matin. On s'était dit qu'on partait. Alors. Voilà. C'est décidé. On part. Désolé. Juste le temps de boucler quelques caisses encore. Juste des bouquins. Des magazines etc. Tu ne les vois pas là dans l'ombre ? Dans le couloir ? Ah si si ce sont nos bagages je t'assure. Ce n'est pas pour les poubelles. Les containers. Ou le tri sélectif. On les stocke là depuis le matin. On a bossé comme des fous tu sais. On n'allait pas partir sans rien. Nous. Ou tout laisser aux autres. Aux suivants je veux dire. Oui. Pamela. Par exemple. Si tu veux. Si une Pamela vient après. Ah moi il vaut mieux prévoir des kilos et des kilos je trouve. Tout de même. On ne sait pas où on va là. On sait ce qu'on a. On ne sait pas ce qu'on trouvera. Pas d'autre raison à faire les bagages. Je trouve. Sinon c'est bien simple. On ne part pas. On n'oserait pas. Je me vois mal claquer dans les mains et dire. Allez ma louloute. On lève le camp on dégage. On se magne un peu. Tout doit être vidé pour ce soir. Tu vois Victoria d'ici. Comment ça ? Comme ça ? Sans même prendre de quoi se changer ? Et de quoi se rafraîchir ? Autant dire tout nu. Non ? Ce n'est pas notre style. Tu te souviens de la mer ? Notre besoin de tout planifier. Même une course en cuistax. Nous. L'improvisation. Ce n'est pas notre style. D'accord ici on part comme sur un coup de tête. C'est vrai mais. Là. On avait comme un coup de blues. Comment ne pas l'avoir ? Je veux dire. On entend de ces choses. Alors. Ce matin j'ai dit. Victoria. Sincèrement. On n'a plus vraiment quelque chose de particulier à faire ou à dire ici je trouve. Alors. Plutôt que de rester là à ne rien faire. Ou presque. À attendre je ne sais pas quoi. Pourquoi ne pas faire les paquets et hop on dégage ? On s'est regardés une demi-seconde. À peine. On s'est dit. Alors. Oui oui oui. C'est une excellente idée. D'accord on fait les bagages et hop on dégage. Qui nous regretterait d'ailleurs ? Et puis. Pan. Tu arrives. Excuse-moi. Comme un cheveu dans la soupe. Comment t'accueillir autrement qu'ultra froidement ? C'est vrai non ? Enfin. Tout ça pour te dire de ne pas t'inquiéter. Ça n'a rien à voir avec toi si on part. Je veux dire. On ne t'a pas vu venir. D'accord ? On ne t'a pas vu parquer ta voiture. Ok ? Je veux dire. C'est vrai. Quoi. Moi à ta place. Tu me ferais ce coup-là. C'est ce que je me demanderais. Je me dirais bon sang ça fait des plombes que je ne les ai pas vus. Je n'arrête pas de penser à eux et de me ronger depuis quelques semaines. Après tout ce qui s'est passé. Alors. Je prends la peine de venir. Cent trente-cinq bornes. Et de braver la tempête pour les revoir. Et eux. Ces putains d'égoïstes. Paf. Ils me reçoivent pour le moins froidement et prétextent je ne sais quel voyage précipité pour me laisser mourir comme un con devant leur porte. C'est con. Vraiment con. Ça. Si tu penses ça. Non ? En tout cas moi je le penserais. En tout cas c'est ce que je penserais. En tout cas tu serais en droit de le faire. En tout cas je ne me vexerais pas si tu le pensais. Tu le penses ?

Non mais tu peux le dire si tu le penses. Mais. Faut que tu saches que ça ne serait pas juste si tu le penses. D'accord ? Parce que. Sincèrement. Rassure-toi. On ne savait pas que tu arrivais. On se doutait bien que tu arriverais. Un jour. Bien sûr. On nous a dit que tu arriverais. Ah. Ça. On a nos sources. Mais. Probablement que si on avait su que c'était aujourd'hui. Là. On aurait tout retardé. Je veux dire. Même si une fois décidés. Hop. On n'aurait voulu que ça. Dégager je veux dire. On n'aurait rien emballé. Rien bouclé du tout. Aucun bagage je veux dire. Juste l'un ou l'autre grand sac mou avec deux anses noires. Deux ou trois sacs à dos. Bondés de bouffe. Jusqu'à la gueule. Et la litière du chat. Si si tu peux le voir là. Dans les bras de Victoria. Si tu te penches un peu. Si tu passes le cou. Dans le couloir. Tu ne vois pas ? Non ? Il aurait couru toute une nuit de plus dans le jardin. En t'attendant. On aurait pris place au salon. Dans les fauteuils en cuir. Les vieux fauteuils de cuir noir. Mais oui. Tu te souviens ? Les vieux fauteuils en cuir. En t'attendant. On aurait pinaillé peinaris sur l'un ou l'autre détail. On aurait peut-être fait des plans. Je veux dire. On aurait dressé un plan. Minutieux. Pour sortir d'ici. En douce. Mine de rien. Ça nous aurait ressemblé. Ça. Pas vrai ? Puis. Paf. Coup de sonnette. Ça aurait été toi. On aurait pleuré des heures dans les bras des uns et des autres. On aurait causé de tout après. Durant des heures. Attention. Vraiment de tout. Hein ? Comme il convient de le faire. Entre amis. Comme on l'aurait fait avant. Quoi. Mon salaud. On t'aurait peut-être même gardé pour dîner tiens. Je te fais des pâtes ? Aurait dit Victoria. Déballant d'une des caisses. Shazam. Une superbe casserole. Tout en inox. Tu ne vas pas manquer ça ? Tout de même ? Les pâtes de Victoria ? Tu te souviens ? De sorte que. Subitement. Tu aurais eu le temps. Tu n'aurais plus eu à rejoindre. Comment déjà ? Tu es toujours avec elle ? En tout cas on aurait eu beaucoup de plaisir. Si si. Vraiment. Mais là. Là. C'est. Comment dire ? Pas le bon moment. Tu nous prends au dépourvu. Voilà. C'est ça. C'est tout simplement ça. Désolé. On a des tonnes de choses à faire. L'ami. On n'a même pas cinq minutes à te consacrer là. Bouh. Tout ce qu'on veut. Nous. C'est mettre les bouts. Sinon. Eh bien. C'est bien simple. On rate le départ. Le train. Ou l'avion. Ou bien l'autobus. Dans le fond. Pourquoi pas ? Peu importe en fait. Tout ce que tu voudras. On étouffe ici. C'est juste ça. Quoi. Sinon. Oui oui. Je ne doute pas que. Oui. C'est bien qu'on se revoie. C'est chouette et tout et tout. Ce serait super bien qu'on se dise enfin les millions de choses à se dire. Et qu'on enterre la hache de guerre. N'oublions pas. Depuis le temps n'est-ce pas ? Quoi ça fait. Trois ? Quatre ? Six ans ? Déjà ? Tu es sûr ? Je veux dire. Je comprends parfaitement le geste. Tu décides de prendre la voiture. Tu te tapes. Quoi. Cent trente. Cent trente-cinq bornes. Pour fumer le calumet de la paix. Oui. Tu prends tout ton courage pour. Sonner. Et. Grimper ici. Troisième étage. À propos. Bravo pour la surprise. Bravo pour le truc de la poste. Je n'y aurais jamais pensé. Et dire que tu te creuses la tête juste pour ça. T'entendre dire. Excuse-nous mais là. Nous. On met les bouts. Ciao on se taille. À ta place je le prendrais mal tu vois. Ah non. Je t'assure. Je trouverais ça. Minimum. Grossier. Plutôt injurieux. En tout cas limite injurieux. En tout cas je le prendrais comme une baffe dans la gueule. Pas moins. Quoi. On vit dos à dos durant des plombes. On ignore tout les uns des autres durant des plombes. J'imagine que tu te mets à tourner fou chez toi depuis des semaines. Tu te décides enfin à te taper cent trente-cinq bornes pour faire la paix. Et. J'imagine. T'excuser pour. Enfin. Je ne vais pas revenir là-dessus. Et tout ce que tu t'entends dire c'est. Excuse-nous ciao ? Ça me resterait là. Moi. Bien coincé là. Heureusement que tu n'es pas moi. Pas vrai ? Pas vrai ? Bonne pâte va. On va se quitter bons amis. Non ? Tiens. Tu ne nous donnerais pas un coup de main ? Il y a plein de trucs à prendre. Des caisses à descendre. Des bagages. Tu veux bien prendre ce truc ? Mais surtout fais-y gaffe. C'est hyper fragile. Délicat. Si tu veux on peut continuer à causer. On descend et on cause. Le temps de charger la voiture. Ça te dirait. On peut dire qu'on te fait confiance. Non ? Je veux dire. Tu te ramènes comme ça. Paf. Par surprise. Je ne sais même pas pourquoi. C'est la première fois depuis six plombes si je compte bien. Et. Je ne sais pas moi. Des tas de trucs ont pu t'arriver. Des saloperies je veux dire. Des choses qu'on ne saurait même pas. Forcément. Des machins nerveux. Ou des arrêts cardiaques. Quasi fatals. Des trucs qui te bousillent froidement la santé. Et pour toujours. Pas de rémission. Tu vois ce que je veux dire ? Tu vois ce que je veux dire ? Des maladies ou des coups de sang qui bousillent la moitié de tes réflexes. La moitié de ta force et de ta réflexion. De sorte que tu vis depuis au ralenti. De sorte que tu ne sentirais pas les caisses riper. Et forcément les trucs fragiles. Hyper fragiles. De sorte que. Disons. Ton habileté en aurait pris un coup. Et nous. On te dirait. Tiens file-nous un coup de main tant que tu y es. On ne t'a pas vu depuis six ans autant te rendre utile. Non ? De sorte qu'on te refile un truc hyper fragile. Par exemple. Ça. Nous. Tout bons hein. Paf. Le truc à ne surtout pas laisser choir. À ne même pas cogner dans la cage d'escalier. En plus il pèse des tonnes. Pas vrai ? En plus tu le portes mal. Ça ne se prend pas comme ça mais comme ça. Je te jure. Sans rire. Si tu le laissais choir mon ami. Je verrais rouge de chez rouge. Rouge sang si tu veux. Ahah. Je t'assure. Ah moi. Je suis comme ça moi. Je n'ai pas changé. Mais tant que t'être tapé cent trente-cinq bornes. Autant te rendre utile. Pas vrai ? Je veux dire. Si on ne peut plus compter sur les amis. Sur qui peut-on compter ? Pas vrai ? Alors. Tout ça. Tout ce qu'il y a dans le couloir. On le dépose en partant. On le met dans la voiture. Et pourquoi pas dans la tienne aussi. Non ? On fera un crochet par le parc à containers. Puis on prendra la voiture jusqu'à la gare. Ou l'aéroport. On ne sait

pas encore. Ce sera soit la gare soit l'aéroport. Mais ça. Le truc fragile. Hyper fragile je veux dire. On l'emportera avec nous. Où ça ? Ailleurs pardi. Est-ce que ça a de l'importance ? Je veux dire. Est-ce qu'il faut vraiment que tu le saches ? Ailleurs est ailleurs. C'est tout. Ça n'a. Comment dire ? Pas sa place ici. Tu comprends ? Tu comprends ? Dire que si tu avais hésité un jour. Même une heure. Pas de chance. Tu ne nous aurais plus trouver ici. Il s'en est fallu. Quoi ? De cinq dix minutes. Et pan. Tu trouvais porte close. Je veux dire. On n'était déjà plus censés être là quoi. On était censés avoir levé le camp. Tu imagines ? Tu aurais hésité un jour. Voire une heure. Paf. Tu tombais sur quelqu'un d'autre. Un autre locataire. Ou une locataire. J'imagine bien une fille seule. Une super nana. Une blonde ? Allez. Va pour une blonde. Jamais l'appartement n'est resté longtemps vide. De nos jours. Tu connais beaucoup d'immeubles toi qui restent vides ? Je veux dire. Des immeubles comme ceux-ci. Bien situés. Bon marché aussi. Ça compte. Imagine. Tu t'essouffles à monter ici quatre à quatre. Tu frappes à la porte ou tu sonnes. Et. Alors que tu t'attendais à voir ma fiole. Ma vieille fiole de con. Comme tu disais jadis. Pan. Tu tombes sur une super nana. Blonde. De surcroît. Tu crois qu'elle t'aurait laissé entrer ? À la limite ça n'aurait pas été plus mal. Imagine que vraiment tu sois tombé sur une fille. Une super nana. Comment on a dit qu'elle pourrait s'appeler. Oui. Pamela. Comme par hasard comme l'autre. Joli prénom l'ami. Qui te marque et te poursuit. Tu n'aurais pas vu ça comme un coup du destin ? Tu imagines ? Une Pamela. Une de plus. Un beau petit lot en plus. Comme l'autre. Ça n'aurait pas été mieux ça ? Pamela plutôt que nous ? Pas de bol en somme quoi. Tu es tombé sur nous. Alors. Pas vrai ? Je veux dire. Tu te tapes cent trente-cinq bornes. En ruminant je ne sais pas quoi en tête. Tu cherches un truc pour monter au troisième et tu le trouves. Tu te prépares psychologiquement à nous voir. Nous. Tes anciens potes. Des gens que tu n'as plus vu depuis des plombes. À qui. Peut-être. Il est arrivé une misère. Un pépin de santé. Les rendant gâteux. Misérables en somme. Pour la vie. Et. Paf. Non seulement tu tombes bien sur eux. Et pétant de santé en plus. Mais. Alors que tu débarques pour te réconcilier. Pourquoi sinon ? Eh bien. Ils partent. Et pour toujours on dirait. De sorte qu'ils t'accueillent avec juste un minable

3.

Ah. C'est toi. Tellement froid que tu crois qu'ils attendaient ta venue. Comme s'il se pouvait que l'autre là. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Leur ait sonné tant que tu étais sur la route. À ruminer pendant cent trente-cinq bornes je ne sais pas quel plan. Ou façon adéquate de présenter l'affaire. Ta visite je veux dire. Mais les choses ne tournent pas comme ça. Vraiment pas. Elle n'a pas appelé. Je t'assure. Comment aurait-elle pu le faire ? Elle ne sait même pas que tu es ici. Enfin. Je suppose. Il faut dire que. Là. Depuis le matin. Et depuis des plombes déjà. Car depuis des plombes on se préparait psychologiquement à partir. Et puis. Ce matin. On s'est dit. Ok. C'est maintenant ou jamais. Alors. Voilà. On s'est décidé. On ne fera pas de vieux os ici. C'est dit. Désolé l'ami. Ah non juste le temps de descendre les caisses dans les voitures. Et hop hop. Ciao l'ami. On emprunte bien la tienne n'est-ce pas ? C'est ce qu'on a dit tout à l'heure. Tu es d'accord ? Ça ne te dérange pas ? C'est la meilleure façon de renouer tu sais. Non ? Comme ça. Sur le pouce. Je veux dire. Comme si de rien n'était.

J'emploie un tricératops pour rédiger mon journal

Marianne Stevenson

Roman

Actes sud, 271 p., 2007

Traduction de l'américain par Vincent Gallo

ISBN : 978-2-68-76072-7

Dans la veine de *Comment j'ai cuisiné mon père aux olives* et de *Ma fille couche avec un extraterrestre*, Stevenson nous offre avec *J'emploie un tricératops pour rédiger mon journal* un bijou de rigidité mentale. Depuis l'effarant succès de *Je ne vous vois pas, je suis aveugle*, roman pour lequel elle s'est mérité le *Pulitzer prize 2003*, Marianne Stevenson engorge les presses d'histoires farfelues libérant des gaz sardoniques. Elle asphyxie les images, les teinte de bleu de méthylène, enrobe ses faveurs narratives de chocolat brun injecté de cire. C'est de la publicité sous couvert de l'anonymat, de la réclame de caverne éducative. Personne ne peut y échapper, il faut aimer puisque les ingrédients y sont, la recette embaume la pièce et le mélange fusionne. C'est de la pure mécanique mentale confectionnée par des liquidateurs de vêtements pour homme. Des experts, en quelque sorte. Chaque personnage est un riche support moral qui accueille les habits de ces messieurs, les culottes de madame et le tragique suspendu de toute vie plongée dans un réalisme de *talk-show*. Il y a de l'espoir. Vous comprenez bien qu'il y a de l'espoir. Tout le monde s'abreuve à des rêves secondaires, la pluie ne froisse aucune dentelle et le sperme savant finit par couler là où le trou devient sérieux. C'est ultime, trivial par moment, choquant pour les bonnes raisons, c'est-à-dire progressiste entièrement. Je mâchouille mon irritation parce que les fils du récit m'empêchent de rire de l'aventure. C'est de la torture à mauvaise langue, de la bile goûteuse. Ce n'est pas bon sans être parfait mais ça convient sans être jetable. Déjà, d'ailleurs, ce n'est pas un produit de luxe. Ne serait-ce que pour cette raison, on y adhère. Ça vend parce que ça pourvoit. On y gagne en genuflexion surprenante. Bravo ! C'est le spectacle des BMX version *Maman, j'ai raté l'avion !* On s'y croirait. Je ne vous invente pas un dinosaure de façade. Vous y êtes déjà. Vous saisissez. Vous y êtes dans l'enclos. Et la population gronde, et la population nous tient rigueur des farces faciles. Pourtant vous y êtes. Pourtant ils sont là, tels que vous et moi, en messages inopérants pour les aveugles normatifs.

Les aveugles

C'est la classe. Nous sommes tous les élèves de Stevenson, son île merveilleuse, sa dégaîne de pirate de quatre sous. Ne vous arrêtez pas aux descriptions des camps de vacances. Ne vous arrêtez pas aux répétitions figuratives. C'est de l'attrape. Du *Chef Boyardee* pour les plus allumés d'entre vous : mes réceptacles. Allongez-vous sur votre minable colonne vertébrale. Savourez. C'est du vent qui rédige, un peu de saveur engluée où l'on aurait plongé quelques gouttes de E214. Respirez sans attendre. Donnez des coups de pied aux insolents qui vous posent des questions naturelles. C'est l'obstacle. C'est votre

enfant qui va devenir un taudis. Gardez-vous de répondre aux gens qui vous demandent votre âge. Personne ne sait l'âge de personne. Ça va. Passons au *vox pop*. Qui est le tricératops qui se cache derrière votre bras malhabile ? Le brelan ne coûte que trente dollars si vous l'adoptez dans sa boîte de carton dur. Vous feuillotez déjà. Tant mieux. Tant mieux. Vous inspectez avec votre nez de mandarin ignoble. C'est de la bouillie pour les chats. C'est de la pâté pour les astronautes. Qui sera réticent à dire du bien de quelque chose ? Qui restera lucide quant aux choix qu'un écrivain pressent ? Nous sommes sans yeux avec des mains de macaque. Nous sommes de jeunes enfants avec des tricycles à rabais. Calmez-vous ! Je respire déjà. C'est le tricératops qui carbonise la page.

ANTOINE BREA / Sur Ferdinando Camon et sur mes douleurs gastriques

Il y a eu une époque où ce que la culture italienne appelait la Vénétie profonde, c'est-à-dire inconnue et arriérée, était peuplée de bêtes, d'anges, de diables et surtout de soldats de toutes races qui, une guerre mondiale étant en cours, venaient armés de toutes parts et parlaient des langues inconnues : Russes, Anglais, Américains, Français, Allemands, partisans, prisonniers, parachutistes, auteurs de raids, espions. Celui qui a écrit ce livre n'était pas alors âgé de plus de huit ou neuf ans, et il aimait à se tenir terré du matin au soir au sommet d'un orme démesuré qui poussait aux limites des cultures de son père : de là-haut, il voyait la plaine jusque là où elle s'estompait dans les brumes de l'horizon, et il assistait à tout ce qui s'y déroulait : processions, mariages, enterrements, batailles aériennes, ratissages, fuites. Il y avait des étrangers qui se cachaient et des étrangers qui les recherchaient, la vie était telle qu'elle devait être au temps des hordes primitives, quand tous se défendaient contre tous, à chaque heure du jour et de la nuit. L'auteur avait un parent qui était chef de bande, dont toute sa race (à la campagne le mot « race » désigne les hommes qui portent même nom de famille) était fière, et depuis l'orme on l'a vu se faire endolorir au cours d'un ratissage, et ramené accroché à un pieu, comme du gros gibier. [...] Ce monde-là a perdu, il a été tué et il est enterré. Les dénonciations, les accusations et les procès en son nom sont devenus impossibles. On ne pourra plus jamais en parler.

+++

J'ai l'estomac fragile. Je m'en excuse. J'ai très peur de mourir. J'ai été sujet dès l'enfance à d'effroyables maux du ventre. C'est la raison pour laquelle je ne lis que très peu d'auteurs français en vogue. Les auteurs français en vogue m'occasionnent des nausées terribles, des envies de chier à hurler comme un chien et à courir dans tous les sens et à me vider de tout mon fluide. Camille Laurens ou Darrieussecq, Christine Angot ou Beigbeder, pour ne prendre que des cas extrêmement symptomatiques, sont particulièrement forts pour m'émacier et me faire abonder la merde comme une fontaine. Je n'y peux rien, mes boyaux supportent mal leur méthode simple d'écriture, qui consiste premièrement à se pourlucher l'excrément en public à même la pastille, deuxièmement à se flairer le cul et à trouver que ça sent bon.

Quand je dis ça, on m'explique que mon mal n'a rien d'original : je souffre de snobisme. Je soutiens moi que le snobisme ici a peu à voir, il s'agit d'un phénomène gastrique. Mon docteur en tout cas m'a palpé les ulcères et m'a prescrit pour médecine de ne plus toucher aux curares et aux baves qui m'éviscèrent ; il m'interdit toute cochonnerie française prostituée en grand tintamarre à la télé. Pour moi je veux lui faire confiance, il m'a exhibé ses médailles et ses diplômes de l'hôpital ; et l'on sait au moins depuis Rabelais et Ferdinand Céline que les médecins s'y connaissent en matière de littérature. Je me suis donc astreint, sur ces conseils, à un remède de cheval, que j'ai fini par apprécier : pour ne plus m'égosiller la nuit, la panse crucifiée sur les murs et les yeux blancs comme des soleils, je me contente avant le dormir de déguster des vieux digests peaussés de sang de boeuf, que j'achète d'occasion ; je m'autorise quelquefois un roman étranger hirsute, neuf mais traduit après avoir été d'abord écrit en singe ; bien sûr j'ai droit chaque vendredi ou pour les fêtes à m'offrir la faisanderie célèbre d'un mort français bel-embaumé ; enfin je ne jure et je ne crache désormais que par les crêtes de coq et les lambis des auteurs antillais.

Depuis que je le pratique, je ne sens que des avantages à ce régime. Mes achats sont plus rares, mais ils me coûtent moins cher et je n'ai plus peur de me les faire chouriner par un maniaque dans les transports. Je découvre comme ça, au petit bonheur, une cargaison sans fin de lectures qu'on n'évoque jamais dans le journal ; et j'apprends que les beaux butins s'empoignent le plus souvent par l'effet d'une aubaine. Enfin, surtout, je guéris ma petite santé. Je me ménage le poids de corps. Je me désappauvris le sang.

+++

C'est dans ces circonstances que l'autre jour, je suis tombé sur Jamais vu soleil ni lune, de Ferdinando Camon. Je l'ai hissé par le plus grand hasard d'un tombereau de livres où l'avait emmêlé un bouquiniste. Je l'ai négocié un euro, et c'est une des couronnes barbares les plus luxueuses qui m'aient orné les mains. Un euro la merveille, on conviendra que ça valait la peine. J'insiste sur ce point, qui pourrait donner un début d'idée aux blanches courges et aux peigne-mes-cheveux-des-fesses français en vogue qu'on sait trop riches de notre argent.

Je n'avais jamais eu maille à partir avant avec Ferdinando Camon, encore que lui et moi soyons un peu « pays ». Lui est né de cette moitié du corps paysan de l'Italie du Nord qui vivait encore des cultures et des rizières avant la guerre ; lui a l'âge d'avoir regardé, comme on se regarde s'arracher soi-même le coeur, l'autre moitié – celle de ma famille – courir vers les frontières pour y tenter la chance et languir la famine à l'étranger.

Les vrais auteurs sont des prophètes, ils font lever les peuples quand le couteau des riches leur a le chant trop amuï. Les vrais auteurs sont quimboiseurs et exorciseurs, ils ressuscitent la voix des morts quand le caveau nous les déprime. Je n'ai pas beaucoup de choses à dire sur le livre de Camon. Camon est la gorge rauque et collective qui manquait aux paysans padouans qu'on a enterrés un peu vite. A un moment, Camon est installé dans les yeux du petit gosse qu'il a été, perché sur un grand orme dans la campagne dévorée du feu de la guerre et des massacres. L'instant d'après, Camon est une famille entière qui s'entend pour que le premier qui meure revienne dicter aux autres les résultats du Totocalcio. Camon raconte tout dans sa drôle de langue complètement nue : ce que lui et les siens qu'on prenait pour des bêtes ont retenu de la poésie et de l'histoire. Il dit dans un grand éclat de rire ce qu'on été les bandes de partisans crucifiés comme des christs pendant que les « guépards » fidèles aux habitudes susurraient des poèmes aux oreilles du Pouvoir. Il dit ce qu'est la poésie et ce qu'elle n'est pas. Il dit la vérité. Il ne fait pas mal au ventre.

Extrait :

Les grands poètes représentent la fièvre du monde et cela veut dire que le monde est jeune car, comme le dit le docteur en examinant ton fils qui délire et pousse le thermomètre à quarante, « les vieux n'ont jamais de fièvre ». Le poète D'annunzio quand il faisait beau restait enfermé chez lui et quand venait la tempête il allait dans les champs pour en écouter les paroles. Il marchait contre le vent en compagnie d'une belle femme, et en baissant la tête de façon que le vent entre par une oreille et sorte par l'autre il demandait à son amie : « j'entends la mélodie de la tempête, l'entends-tu toi aussi ? – Il ne m'est pas permis d'entendre ce que tu entends, répondait avec honnêteté sa compagne, puisque je suis seulement une personne normale, alors que toi tu es poète. » Il s'arrêtait alors de dialoguer avec elle et il s'entretenait directement avec le monde : « Monde, parle-moi, je t'écoute à genoux ! », et notre maîtresse s'agenouillait elle aussi, là, au milieu de la classe, les bras ouverts pour mieux nous faire comprendre comment se tenait le poète : à genoux devant les prodiges. Il y avait de quoi se regarder les uns les autres préoccupés en voyant cette diplômée envoyée par l'Etat exprès nous expliquer ce qu'il fallait faire en cas de misère de temps : ce n'était pas comme disent les vieux, « quand il pleut et y a du vent, ferma ta porte, reste dedans », les poètes restent au lit avec le soleil et attendent foudre et grêle pour sortir sous la cataracte et le vacarme en traînant derrière eux une fille qui les suit effrayée comme la foule de Lourdes. « Tu n'es pas un homme, concluait sa compagne, tu es beaucoup plus : un Surhomme ! », et alors en classe c'était tout un échange de regards croisés, parce que nous aussi avons quelqu'un au village qui entend ce que les autres n'entendent pas, et voit ce que les autres ne voient pas, mais on n'a jamais pensé qu'il s'agissait d'un Surhomme, la seule pensée qui puisse visiter notre crâne c'est qu'il s'agit d'un Homme-qui-Chavire qu'il faut ramener à la condition d'homme normal, qui voit ce qu'il y a, qui entend ce que tu lui dis. Et lorsque à Tùrcolo, quand il boit, lui poussent des ailes et qu'il saute sur la table, et qu'accroupi il tend le doigt vers le mur, et qu'avec un visage épouvanté comme s'il voyait le diable lui-même il répète sans arrêt : « Le voilà le voilà ! arrêtez-le arrêtez-le ! », et que même sa femme n'arrive pas à le tranquilliser en lui

donnant des tapes sur l'épaule et en le suppliant : « calme-toi ! allez, calme-toi ! », alors pour l'apaiser il faut téléphoner au docteur qui vient vite vite en klaxonnant dans son Alfa Romeo décapotable et fait étendre Tùrcolosur un divan, et là il lui fixe deux électrodes sur la tête et lui envoie le courant : le courant arrive par coups alternatifs comme une rafale de marteaux qui font tressauter le cerveau dans la boîte crânienne pareille à l'arachide dans le brûloir : soixante secondes après Tùrcolone voit plus rien, non seulement ce qu'il n'y a pas, mais non plus ce qui est là, le docteur passe une allumette devant son oeil, puis devant l'autre, il pourrait le brûler que Tùrcolone s'en apercevrait même pas, à la fin il lui pince la joue pour se faire pardonner et il se remet au volant. Le malade est guéri. Si dans les villes il y a cette épidémie des poètes-surhommes qui se promènent sous les déluges sans parapluie, il faut les rassembler dans un camion et les conduire ici : en soixante secondes chacun, on te les rechange en hommes normaux.

ANDRE GACHE / la langue et pas encore la parole / 9

l'écritourloupe est une langue bien pendue dans une bouche transparente fleuve ou cône par où passe un courant d'air chauve CHEVEUX SUR LA LANGUE ou pas comment commencer la bouche avale l'air que la langue mâche en le transformant en crâne d'œil pour qu'il voit où il va en pensant PENSER EST COMME REPASSER sur la surface lisse de la langue en écrasant du vent dont les éclats forment des pierres de bruit qui s'entassent parfois en phrases PAS ENCORE VERBE POUR AUTANT VERS DE CHAIR qui doivent en passer par la calvitie pour avoir de l'air alors un point et peut-être un final par commencer pour comment finir

ERICA EHRENBURG / La propositionniste

Traduit de l'américain par Samuel Rochery

Faisons un marché.
Tu me donnes ce champignon
et je me collerai
du parfum dans la jupe
pour que tu puisses me suivre à la trace.
Donne-moi l'agriculture du champignon
et nous nous marierons.
Des chevaux qu'on appellera Delilah
et Alfonse, et je suis sûre
que je pourrai te faire un gosse ou deux.
Tu apportes l'alligator au million
de dollar, et j'apporterai
le contrat. J'apporterai le casque,
les goggles, et la perceuse,
et on peut se casser tout de suite
et même pas jeter un œil derrière
sur les montagnes ton avion
s'est déchiré pour venir là, juste un velcro
à côté de ce que mon bulldozer peut faire.

Un livre est sur le corps dans la langue. Râpeux, sur *rien*. Du livre a besoin d'être lu pour être refermé, positionne du lecteur en marge pour compléter chacun complimentant, en risquant une illustration, mais aussi finition, vernis. Des « etc. » signalent au passage que le livre aurait pu être beaucoup plus long.

Maintenant, ce manque de relief dans l'époque, dans le livre est une platitude, un manque de savoir-vivre. Simplification du relief, l'illusion du relief rejoue dans des contradictions. Livre maquette, sans doute son aspect le plus sombre, mais aussi le plus démultiplié. Sans cesse le dispositif nous rappelle ce qu'est un livre, ce dont il s'agit dans un livre. L'oncle une biodiversité pas seulement sur des chevaux, prise comme exemple universel. Un livre est sur les humains général, contenant des descriptions générales. Livre d'anatomie, non pas livre sur les pronoms, quoiqu'il y ait cette liste d'objets socio-économiques organisée en panorama dedans.

Réalité tactile en l'espace de trois phrases ne se présente pas comme livre de poésie. C'est un livre technique, *how-to*. Livre technique. Très écrit à force d'en vue de la lecture, couverture pour une fois réussie du sujet qu'il, solidement - en réalité tel n'est pas non plus son sujet, ni la façon dont il se déploie. Un sujet est du livre. Autre chose qu'un essai sur la figure refuse tout simplement (radicalement) d'être assertif. Ou alors concentrique. Singularité griffe.

Retrad.

Un livre politique sur le corps dans la langue, une configuration râpeuse. Livrez sur rien (Flaubert). Mises à mort violentes d'une personne hors de ses livres, et découpage d'Indien-lecteur avec la machette de sa propre version de l'histoire en marche. Ce manque de soulagement du temps est une planéité, un manque de bonnes façons, assurément l'aspect le plus foncé du livre mais également davantage embrayé. L'illusion du soulagement, que la construction des perspectives à partir du lecteur ne permet pas de réaliser pleinement est tendue donc, qui nonglad unceasingly au jeu pour contrecarrer rejoue de waitings son dispositif.

Les cf. gercent. C'est un livre précise ce qui est un livre, dont et cela au sujet d'il est dans un livre. Un livre sur l'humain général contient des descriptions. L'humain dans le son n'est pas un livre au galop c'est l'oncle, désigné en exemple. Rythme. Un livre d'anatomie est livre des pronoms. L'intérieur d'une liste devient objet socio-économique, tactile en l'espace de trois phrases. Le livre écrit. La force d'être minime n'est pas précisée comme technique.

Re: Retrad

Dans la bouche d'une personne hors des personnes dans elle. Découpage de versions propres. L'histoire, planéité de bonnes façons. L'aspect le plus foncé embraye sur l'illusion optique. Des perspectives sont parties du lecteur pour le contrecarrer. Les cf. gercent, c'est précis nous. Ce est un livre, il tout en est le livre. Un humain général contient des décrivants. L'humain dans l'oncle, dessin rythmique. Un livre d'anatomie n'est pas livre de l'intérieur. Une page de liste est un livre d'espace, un oeil traité en devenir. Pêcheur livré, être mimal. Un livre n'est pas ou est le présent de trois phrases.

La fin du texte aborde les critères de ce que serait une sculpture pour de bon. Guise de Potlatch, l'auteur confié à même la trame de l'enregistrement. L'écoute est oratoire, coupe afin de citer, boucle afin de produire, monte afin de poser, accélère et ralentit afin de donner à entendre ce qui n'était pas, ensemble de nuances que l'oeuvre ignorait céder. Recycle des définitions, écoute des pages de livre, et de ce centre arbitraire tient un journal. C'est en définitive un espace symbolique : une île de sens vers laquelle tendre sans pouvoir jamais entrer. Commençons par finissons-en. Et puis les noms d'y revenir.

Suite

Vitesse de croisière sur mesure finalement. S'installe un vide ambiant, désertification, et un certain dépit à devoir en finir. Mort sociale des sujets qui dessine des ombres, musée où trône le squelette d'avoir voulu de trop près voir le Vésuve recrachant ses cendres. Ceux qui ne l'ayant pas vu commentent ses mots reconstruisent le lieu d'après. Au siècle suivant lanterne magique. Violents, on finit par se le redire. Ce sont surtout des secousses des rebondissements. Nombre content d'animations, cultes de poids, à embarrasser jusqu'aux rayonnages. Vaste monde que la France non poétique, immortalisée plus explicitement mais broyée bien trop vite par de la documentation. Vue sur une édification, la forme d'yeux qui lisent. Passion considérable entre la rétine et le cristallin, à la fois laide et anodine aussi. Série d'archétypes du monteur-cadreur qui leur a si bien éclairé la voie, carte soupçonneuse inquiète du bien-fondé des égards de la représentation pour elle. Cratylisme scientifique des lecteurs cruels. Ponctuation expressive, sans légende. Bains d'exactitude, et compilation des regards, neuro-science mixte. Chloroforme sur des descriptions, qui appose son tampon naïf. Ration spontanée d'accroches, scratch, velcros. Réception, s'il vous plaît. Gourmandise à la fois phonique, pas tout à fait causale. Circonstances ou comment ensemble les choses s'il n'y a pas de paragraphes. Un objet mal posé peut l'être bien poétiquement. Pragmatisme contextuel enviable, romanesque jusqu'à dehors d'auteurs dont le nom a le pouvoir de faire disparaître langage et livre toute l'idée du livre en lui momentanément. Ration et doses, et poésie. Voir Nantes dans « il faudrait voir les rues de Nantes ». Le journal intime super-8, dans de la danse. La sophistication d'une description de volets sur des façades tordant le lecteur réellement. L'expression « banc de poètes » (ban(de) de poètes). Ban. Et chacun plan oblique fuyant, inconclusif. Rugosité de l'exposition réciproque et saisissante, comme on dit d'un mets *cuisant*. Et cuisante démembrée pour autant d'effusions. Les postures habituelles évacuent le travail primitivement, l'image du travailleur méchant aussi bien que le travail hors-norme du monteur-cadre, qui avait si bien éclairé jusqu'ici la lenteur des plantes. Perce la membrane après le bain défiguré. L'autre du corps passe par des retards sertis et diverses ambiguïtés entre le dedans et dehors. Ni muscle ni nerfs ni veines, ni ossature, ni drôlerie ni subtilité, ni non plus la façon dont il se déploie. Connectivité généralisée, battue en neige. Le biographique tout à la distance s'agite, s'agite. Le langage a des régions. Indifférenciations originaires, enfances du sens, tissu végétal jeune mais concret ensuite, d'après les idées anciennes. Une sensation de spatialisation aigüe n'est autre que la fusion de la lentille et de la terrasse, constamment au bord du fleuve. Fascinations, essayez, collez vos mains l'une à l'autre.

GILLES WEINZAEPFLEN / Brutes

préférez-vous une voiture de sport ou la poésie une
voiture de sport un week-end à menton ou la poésie un
week-end à menton passer une nuit avec jlo ou la
poésie une nuit avec jlo fonder une famille ou la
poésie fonder une famille vous pouvez aussi fonder
une famille en poésie je répète la question préférez-
vous fonder une famille ou la poésie fonder une
famille en famille sans poésie si vous avez la poésie
l'échangez-vous contre une forte somme d'argent je
l'échange vous devez choisir entre un CDI et la
poésie que choisissiez-vous la poésie *non* le CDI
petite hésitation j'en ai assez de vos questions et
bien casse toi connard retourne à ton monde de brutes

ORCHID

Cinq chansons de l'adolescence, traduites de l'américain par Arno Calleja et Samuel Rochery.



15. Tigres

J'embrasse les filles qui parlent le Marcuse.
J'embrasse les garçons qui parlent le Foucault.
J'adore les gamins qui connaissent Adorno
et qui toisent ceux qui ne le connaissent pas.
Je fais l'amour en théorie et je me touche en pratique.
Ce qui est bon pour la posture est bon pour la pose.
Qui a lâché les tigres pour tuer les amants ?

18. Rien de plus noir.

On a tous besoin d'une petite pénétration.
On parle tous nos langages privés dans nos conversations.
On a tous besoin de notre propre génération.
C'est quoi la mienne ? c'est quoi la mienne ?

Tu n'es que ce désir en plastique ?
Cette fausse flamme elle t'a allumé ?
Cette plaie inversée qu'on gratte et qui saigne pour quoi ?

Tu n'es que ce désir en plastique ?
Cette fausse satisfaction elle t'a allumé ?
Sois juste. Sois droit.

10. Photos de classe.

Ta charitable objectivité n'existe pas.
L'esthétique dans l'histoire n'est pas dialectique.
Parce qu'il n'y a plus de référence.
Où est-elle passée ? Oubliée.
Mon corps de travail c'est l'exploitation.
Et ça le fait je dois dire.

3. Le désordre c'est pas toi.

Ton désordre c'est pas moi.
C'est un chapeau que tu mets et je l'ai porté trop longtemps.
Et j'aime pas briser ton petit coeur,
mais le désordre c'est vraiment pas toi.
On s'en tape de ce que dit un t-shirt.
Achète un livre.
Renseigne-toi.
Je suis à toutes les pages.

9. Trace du corps inconnu.

(Instrumental)

5. J'veux me battre

Ca c'est une lettre pour toi :
« Hé l'ami, tu ne me connais pas,
mais tu crois que oui,
et j'aimerais mieux que non.
Je suis l'ami de tout le monde,
et je suis personnellement lié à toi.
Cette chanson est aux frais de la maison
mais après c'est ton tour.
J'aime pas comment tu me traites,
j'veux me battre. Que ce soit clair.
J'ai oublié ton nom, mais je serais très heureux de
t'exploser la gueule avec une queue de billard. »

EUGENE ROBINSON / Dean Martin



Traduit de l'américain par Samuel Rochery

La fouille est quelque chose de familier pour les habitués des salles de musologie jusqu'à maintenant. L'os du genou est connecté à l'os de la cheville et l'os de la cheville est connecté à l'os du pied et voilà vous avez le commencement des parties monstrueuses magiques qui font de l'artiste que vous aimez juste la référence brouillée et coupée en deux du calcul boiteux « ça sonne comme un mélange de « Sonic Youth, encore le même disque» et «Beck, encore le même mauvais disque».

Et après il y aura un faux-pas et de la précipitation sur le prochain morceau de musique et donc on catalogue et catalogue tout ce qui était joyeux comme poussière.

Alors ouais, toute cette entreprise en est une de pourrie.

Traduction : EPIPHANIES, mon cul.

Parce que les sons qui ont fait la base d'OXBOW et la musique que NOUS faisons sont les bruits qui roulent dans la pulsation du flux sanguin et ne sont les plus audibles on va dire que lorsque la main devient un poing et que tout sombre dans ce théâtre double où tout va vite en comique et où rien ne s'arrête avant que quelqu'un ne pleure. Oui, les bruits de la violence, parce que la violence fait bien un bruit d'animal qui lui est entièrement propre, elle a un goût et un timbre aussi bien, c'est cela qui nous a captivé pendant tellement longtemps.

Alors ça me fait drôle que d'avoir découvert cette cacherie dans les recoins de ma volumineuse vanité et de mes colères calmes, et de m'être attaché, sans pouvoir y échapper, à l'avatar de la débauche aux yeux éteints, scène tardive : DEAN MARTIN.

Je vais attendre pendant que vous vous marrez. Allez-y, marrez-vous, marrez-vous si ça vous chante, mais l'ironie du truc n'est pas post-moderne parce que l'ironie du truc c'est qu'il n'y a pas du tout d'ironie du truc. Mon amour pour Dean Martin est pur et propre.

Glissons en arrière un peu. Dans le temps. Vers un temps où les vocalistes se promenaient sur la terre. Pas juste des chanteurs mais des vocalistes, c'est-à-dire, des artistes qui chantent. Depuis un lieu aussi inaccessible que celui qui soulève les grosses questions de VAS TE FAIRE FOUTRE de la vie : la perte, l'amour, le désir, la luxure. JOHNNY HARTMAN. JOHNNY MATHIS. JOHNNIE RAY. FRANK SINATRA. JOE WILLIAMS. SAMMY DAVIS JR. et une flopée d'autres dont les étoiles se sont ternies où éteintes. Tous probablement faits en premier par des musiciens qui avaient perdu de vue qu'en pleine mode de choral grec le vocaliste était le démiurge sans quoi il n'y avait, oh je ne sais pas, que des joueurs de free jazz pour faire du son, faire de la furie, et pour dire rien moins que sûrement que certains exercices en matière d'ego sont plus marrants à jouer qu'à écouter. Plus tard, la troïka affligeante du mauvais chant (entendez : Britney), de l'absence de chant (entendez : Mogwai), du non-chant (entendez : les D.J.'s), nous feraient chanter sinon en vain, au moins sans être compris, comme si les vocalistes étaient responsables de cette horreur.

Ce à quoi nous arrivons maintenant. Sans référents. Sans coordinateurs. Dans de la mouise merdique jusqu'au cou, à vaguer sur une route bidon parce que tout le monde a tourné égalitaire et pense que chanter c'est aussi facile que d'ouvrir sa grande gueule.

Eh ben non.

Et dans les premières lueurs de ce que j'imagine, je peux les voir tous maintenant, ces grands pourvoyeurs de la violence dans la ouate : Bing Crosby. Dean Martin. Et Elvis. Tous d'une même trempe, Crosby le Père, Elvis le Fils, et Dean le saint putain de fantôme de la rupture mortelle. Vous voyez, après avoir lu tout ce qu'il y a à lire sur Dean Martin, je le reconnais beaucoup plus dans l'homme que j'ai adulé au premier coup d'œil comme un saint (à quoi un détracteur malin opposa : « c'est juste un sordide pilier de bar ») : dans sa vie comme dans son œuvre il se tenait en dehors des deux, et curieusement détaché en raison même des mondes qu'il créait.

Détaché, mais pas sans ses passions. Passions détachées, tout aussi oxymoriquement que le parfait puisse l'être, cet ancien boxeur (il boxa sous le nom de Kid Crochet, pas à cause du tricot, mais à cause de son vrai nom, Crocetti) a insinué pour la première fois sa façon d'être dans ma propre vie à l'âge de cinq ans. La chanson c'était « STANDING ON THE CORNER ». Et même si je ne suis pas sûr de pouvoir dire que je la connaissais bien à l'époque, je dirais aujourd'hui que, pour moi, la ligne-signature de cette chanson - « Frère, tu ne peux pas aller en prison pour ce que tu penses, ni pour le béguin qui se lit dans ton œil » - faisait trembler les murs de toutes les maisons italiennes de New Rochelle, à New York, quand les italiens vivaient encore dans New Rochelle, à New York, comme jardiniers et comme chauffeurs pour les riches bien installés de la région de Westchester.

« Pour ce que tu penses ». C'est le cas de le dire. Parce qu'aussi peu qu'on pût imaginer, ils n'ont jamais pu s'imaginer ce que Dean pensait. Quand il a propulsé les Beatles dans les charts en 1964. Quand il a changé de cap pour de bons films, Le Bal des maudits, de la mauvaise télé avec ces interminables émissions de variété, avinées. Quand son fils est mort.

Comme son ancien partenaire Jerry Lewis (un génie en France) avait coutume de dire : RIEN.

Ou pour citer le fils de Groucho, Arthur Max, auteur d'une introuvable bio de Dean Martin, **Tout le monde aime quelqu'un quelquefois... (particulièrement soi-même)**, le mystère pour Dean n'en était pas un du tout parce que « à regarder en arrière, le secret extraordinaire du succès de Dean semble avoir toujours été « totale indifférence » dès que l'opportunité frappait à sa porte ».

Plutôt que de comprendre tout ça comme le résultat final de cet horrible produit du stupide et du beau - le léger - je l'entendais de manière complètement différente. Comme une incroyable hostilité. Bien sûr, bien sûr, bien sûr, nous le SAVONS : on dit que toute biographie et peut-être toute hagiographie est en fait une tentative de l'écrivain pour écrire sur lui-même, et à écouter la musique d'OXBOW vous seriez tentés de dire « d'accord il y voit de l'hostilité... Il voit probablement de l'hostilité PARTOUT ». Mais elle est là je vous assure.

Dans VOLARE. Dans ON AN EVENING IN ROMA. Dans MEMORIES ARE MADE OF THIS.

Un cheval est en train de *troyer* son chemin dans le subconscient collectif de toute une génération qui verra bientôt cette musique épinglée du péjoratif EASY LISTENING, ou singée par quelque *Jive ass revival*; La voix de Dean Martin signifie une chose à mes oreilles : VAS TE FAIRE FOUTRE.

Ou, comme il l'a chanté le plus honnêtement du monde dans ses longues faces pour nightclub, passées sous silence, où les gens, indifférents à l'idée d'un amour, étaient un « Pally, Envoie-moi... un baiser avant que tu ne partes ».

Dehors. Sur les arches. Loin de lui. Son dédain était élémentairement existentiel.

Je vais attendre pendant que vous vous marrez. Allez-y, marrez-vous, marrez-vous si ça vous chante, mais l'ironie du truc n'est pas post-moderne parce que l'ironie du truc c'est qu'il n'y a pas du tout d'ironie du truc. Mon amour pour Dean Martin est pur et propre.

FIN-FIN-FIN.

(c) Eugene Robinson

Le PDF « Reprise 8 » reprend les textes mis en ligne sur le blog de Benjy
entre novembre 2007 et mai 2008

<http://lescahiersdebenjy.over-blog.com>

Copyright : Les cahiers de Benjy et les auteurs, 2009.